

Journal d'un dément

Note du traducteur

Ce manuscrit, daté de 1937, fut découvert dans la collection personnelle du Colonel Irosiko, fils de Monsieur Irosiko Tanaka, commandant en chef de l'armée japonaise lors de l'invasion de la Chine par le Japon.

Le document original était composé de plus de deux mille feuillets de tissus amidonnés reliés entre eux par un lacet de cuir. Sur ces feuillets étaient griffonnées de milliers de phrases intégralement écrites en chinois traditionnel mais dont certains caractères demeuraient malheureusement illisibles.

L'auteur est inconnu. Aucune étude de dossiers administratifs des communes ayant été témoins d'événements similaires à ceux décrits dans l'ouvrage n'a été possible. En effet, les destructions systématiques de toutes les archives successivement par les troupes japonaises puis par les gardes rouges quelques années plus tard ont condamné toute recherche documentaire. Il est vraisemblable que l'identité de l'auteur ne sera jamais connue.

Nous tenons à souligner le choix de traduction qui a été fait lors de l'adaptation de ces notes. En effet, la grammaire et le vocabulaire utilisés par l'auteur montrent un défaut évident d'instruction lié toutefois à une certaine maîtrise de l'écriture. Ce texte, manifestement rédigé par un migrant, est le seul témoignage connu à ce jour de cette époque particulière de la Chine, sous le regard d'un pauvre en mesure de transmettre ses pensées.

Nous avons jugé pertinent de maintenir le style tout à fait singulier, même s'il est riche en fautes de syntaxe, car il nous paraît essentiel pour l'immersion et la compréhension complètes du lecteur. La traduction a tenu à ne modifier aucun mot et à restaurer au mieux le style singulier qui font de cet ouvrage une pièce unique.

Bonjour.

Bonjour, mon nom n'a aucune importance. J'ai pas besoin d'identité. J'ai pas d'identité.

Je serai exécuté dans une vingtaine d'heures, je pense. Peut-être aurais-je le temps de tout expliquer. De vous faire comprendre comment je suis devenu un monstre. Comment j'ai sombré dans ce que vous nommez l'abomination. Peut-être bien que vous êtes en partie responsable, provocateur involontaire et indifférent de l'horreur que je n'ai fait qu'appliquer. Ou bien peut-être n'est ce pas de votre faute.

Je m'en moque un peu, je crois.

Bonjour, j'ai trente-trois ans et je serai bien certainement abattu au matin. Ils m'expulseront de cette tente et m'attacheront les bras dans le dos. Sûr que ce sera pas confortable. Ils me conduiront dans ce champ où les cadavres des autres captifs joncheront le sol. À coups de talon ils me forceront à m'agenouiller, tête baissée. C'est comme ça que ça se passe. Alors, dans le reflet vif d'un éclair de métal, une partie de ma gorge et de ma mâchoire se répandront en giclant sur le sol. Tout ça suivi de près par le reste désormais flasque et sans vie de ma carcasse et d'une partie de ma tête roulant au sol.

Floc.

Et les papillons continueront à sucer l'essence des fleurs.

C'est étrange d'imaginer que les phrases que j'écris à l'instant, dans cette lumière basse d'une mèche baignée dans l'huile, dans cette frénésie assourdissante du tambour de ma poitrine, seront possiblement lues alors que mon squelette pourrira déjà. Ça fera de ce tas de pages un minable aveu d'outre-tombe. Comme un pathétique souffle de mort. La seule liberté d'un condamné à mort, c'est bien de profiter de l'éternité des lettres pour empester son témoignage fétide. Ce que vous lisez succède au bruit humide du hachage de ma nuque. C'est mon accent de charogne. Mon recueil de momie. Moi, j'ai jamais rien eu que la mort comme couleur. C'est pas joli, la faucheuse, comme peinture du monde.

La mort. Je le dis, tout pue la mort.

Toutes ces années de souffrance pour finir comme cela. Captif d'une tente trop petite, aux relents d'urine et de rats. Trop basse, qu'elle est pour me permettre de me redresser. C'est trop bête. Je suis condamné à me courber comme le font les chiens. Il me reste qu'à rédiger la pantomime grotesque que fut ma vie. Et que j'ai presque rien pour le faire. Seulement ces feuillets moqueurs que les démons ont emportés. Ils sont doux, ces feuillets. Tout blancs aussi. C'est afin

d'essuyer leurs sabres sans en rayer la lame. Ils sont raffinés, les démons. Faut pas croire. C'est jamais aussi simple qu'on nous le pilonne. Peut-être suis-je en train de griffonner celui ayant justement astiqué le tranchant-même qui transformera ma gorge en une gracieuse fontaine noire et épaisse. Qui sait ?

C'est surtout le burlesque qui vous vient à l'approche de l'abîme. C'est pas du courage. Moi, j'en ai pas. Non. C'est seulement qu'il y reste plus rien d'autre. Tout a déjà foutu le camp.

Après tout, mon existence valait-elle d'être immortalisée sur autre chose qu'un accessoire destiné à essuyer la saleté ? Je vous le dis, c'est le burlesque qui remonte. Comme les cadavres après la crue. Je sais pas si je serai bien clair. Ce que je m'apprête à faire c'est une cathédrale avec mes seules mandibules. Un dernier travail de forçat. Je voudrais tout vous raconter. Non, pas tout écrire. Non. Écrire ça sert à rien. Moi, ce que j'envisage, c'est de tout vous faire ressentir. C'est que je sais pas bien écrire, moi. J'ai pas pu apprendre complètement. C'est un gamin qui m'a enseigné les caractères. C'est tout un accomplissement déjà de trouver des mots qui vibrent. Ceux qui résonnent bien avec ce qui nous transperce. C'est bien difficile. Rendre joli, par contre, c'est trop. Je saurais pas faire. Pas la peine. Déjà parce que j'en ai pas aperçu beaucoup de l'admirable, moi. Tout ce qu'il y a de beau, je crois bien que ce sont les petites

symphonies qu'on se compose dans sa tête. Puis le corps doit se persuader que ça existe. Ça permet de vivre. Tous les prisonniers décorent leur cellule. Après ils appellent ça leur « chez eux ».

Il y aura des fautes, bien entendu. Je comprends mal la grammaire. Et puis je connais peu de mots, aussi. Il avait beau m'expliquer, le même du patron, c'est trop subtil. J'ai pas tout assimilé le vocabulaire. Je sais pas, moi, penser à tout. Trouver les mots c'est déjà toute une affaire. Leur place, leur musicalité, je laisse ça aux poètes. Ils auront tout leur temps pour corriger mon petit témoignage brouillonieux.

Ils se feront pas exécuter demain, eux.

Avant la fosse, y'a pas que le burlesque qui vous transpire. Y'a l'espoir aussi. L'espoir que mes mots soient assez intelligibles. Je ne dispose que de peu de temps. Je ne construirai pas d'histoire. Pas le temps pour les intrigues. Pas d'événements en chapitres. Pas de rebondissements étudiés. Je suis pas un artiste. J'écris sur mes intestins, moi. Je raconterai juste comment tout est arrivé.

Simplement comment c'est arrivé.

Peut-être pourrai-je alors enfin chasser de mon cerveau l'image du jeune garçon m'agrippant le bras, ses lunettes en biais, me suppliant de l'emmener, de ne pas le laisser seul. L'image du patron s'élançant dans l'escalier de bois, prêt à défendre son bien contre l'envahisseur. Le souvenir de l'arrière-train de jument de la patronne, s'enfuyant, sa fille pleurant dans les

bras, escortée de deux employées dans la grand-route en direction de je ne sais où. Le regard paniqué de la belle serveuse triste alors que j'enserrai son cou entre mes mains en la suppliant de me pardonner. Peut-être parviendrai-je à oublier qu'à cette heure le patron doit être bien froid, raidit dans une posture étrange, la cervelle à-demie répandue sur le sol, son vieux fusil encore fermement maintenu entre ses doigts forts. Que le cadavre de son fils doit, quant à lui, se trouver non loin de là, les mains liées dans le dos et les yeux bandés d'un ruban raidit par le sang séché lui couvrant tout le crâne. A moins qu'ils ne l'aient accroché. Petit cadavre de pendu se balançant doucement au gré de la brise. Le silence des cordages tendus. Oublier aussi que le cadavre violé et mutilé d'une cuisinière se putréfie sous une motte de terre dans la forêt. Effacer de mon crâne que le corps de Mo-Li se décompose lui aussi dans un bosquet. Abolir l'image de sa fuite désespérée, de ses yeux. De ses yeux grand-ouverts jusqu'à en éclairer la nuit. Ses yeux me suppliant de ne pas obéir au hurlement dans ma tête. Ne plus songer au fait qu'elle soit morte pour rien.

Bonjour, je vais mourir au matin et je tenais à vous dire que même si jamais je ne vous verrai, même si jamais je ne prendrai votre main dans la mienne, même si jamais nous ne rirons ensemble, pleurerons ensemble, aimerons ensemble, même si nous ne partagerons jamais

*ces sentiments qui relient les humains entre eux,
je vous hais.*

13 décembre 1937

C'est pas facile à écrire la première ligne. Même quand on va crever.

Je ne sais par où le débiter, mon récit. Y'a pas vraiment de début. Comme je l'ai mentionné il y a un instant, je ne dispose seulement que de quelques heures, j'irai donc à l'essentiel. À bien y réfléchir, tout s'est enchaîné après que je soye libéré du camp de prisonniers dans cette province miteuse. Un cul de monde au faux-air d'empire féodal. Un endroit perdu dans une époque incertaine, celle des changements, celle dont les manuels d'histoire diront sans doute qu'elle était riche et instable et tout ça. Foutaise, elle n'était autre que misère, massacres et famines.

L'histoire n'ouvre souvent qu'un seul œil. A croire que l'autre est crevé comme un raisin.

Je suis né sous le règne du dernier empereur de Chine. J'ai connu le travail obligatoire, les tenues codifiées selon le sexe et l'origine sociale, les impôts, les représentants de l'empereur ayant seuls le droit d'être éduqués. L'empereur. Un gamin succédant au tyran fait femme l'ayant précédé en tant qu'élus divins. Un enfant aussi perdu que moi, issu d'une dynastie fantôme, encore tout gonflé d'un sang impur, noyé dans des responsabilités qui nous dépassent tous. J'assistai comme les autres à la chute d'une organisation éternelle, et à l'avènement de nouveaux seigneurs, et à l'instauration de guerres inutiles se partageant nos terres et nos

vies, et au saccage d'un pays essentiellement composé de miséreux. Moi, on m'a pas demandé mon avis. On sollicite les pauvres qu'en matière de travail. On n'est supposé que rester là et contempler le monde muter. On n'en fait pas vraiment partie. Ce doit être pour ça qu'on participe pas trop.

Mon enfance fut le théâtre pathétique de ce qu'il y a de pire en nous, avec tous ces doigts dans le nez, ces pieds sales et ces roustes. Comme les autres, j'ai porté la natte sous peine d'être exécuté. Comme les autres j'ai travaillé enfant dans les plantations impériales afin de participer à l'effort collectif dirigé par le représentant divin.

Le ciel de mon village était bien gris et bien bas. Un peu comme un gros nuage de poussière qui vous chatouillait la tête. Comme les autres, j'ai parlé de l'empire du monde qui s'écroulait et comme les autres j'y comprenais pas grand-chose. J'ai assisté à cet avènement des seigneurs de guerre qui s'écharpaient pour le pays, pour les terres, et surtout pour le droit de nous exploiter eux aussi. En fait la richesse, c'était nous. Un peu comme un bétail, mais en plus capable. Vraiment bon à tout faire.

Le pouvoir n'est pas affaire de bête de somme. Quelle que soit l'autorité en place, nous autres campagnards, nous sommes inéluctablement destinés au travail. Rien qu'au travail. On assassine ceux qui jalourent le pouvoir, pas les

anonymes qui remplissent nos caves de riz dans la sueur des dos cassés. C'est ainsi que, comme les autres, je survécus. Témoin hasardeux des essais infructueux pour une République qui n'existera jamais. Les chinois sont peu sensibles. Ils ont pas compris que le monde en dégueule plein des Yuan Shikai. Des menteurs aux accents de guide. Des égoïstes fantastiques qui taillent leur nom dans l'histoire en enjambant les millions d'inconnus crevés pour rien. L'impératrice Cixi. Yuan Shikai. Ils ne sont que les derniers d'une liste que nos enfants compléteront, ces orphelins de l'avenir. Nous sommes ainsi faits. L'ambition excuse le mal. Et les ambitieux, ces chiens, nous les nommons grands hommes et nous les vénérons de toute notre compréhension de batraciens.

Je tâtais mes cheveux courts. Il y a bien longtemps cette nuque s'ornait d'une longue natte. À l'origine, la couper signifiait signer son arrêt de mort. Puis, lors de mes jeunes années l'empire s'écroula et les libérateurs, ces sauveurs qui pillèrent joyeusement nos villages et violèrent amicalement nos mères, nous forcèrent à rejeter tout signe impérialiste. Par conséquent, nous fûmes tous tondus. Brutalement. À la manière des agneaux. Et tant pis si ça saigne un peu. Je me souviens des hommes de main des seigneurs de guerre nous tordant nos petits bras d'enfants en nous forçant à nous courber vers l'avant pendant qu'une autre brute tranchait

rageusement nos cheveux noués. Je me souviens de mes larmes de petit garçon. Dès lors, porter les cheveux longs signifiait être exécuté sur-le-champ. On passait d'une interdiction à une autre. Un changement de crétin. Dans ce renversement trisomique, la coupe de vos cheveux pouvait vous conduire au charnier. Du pareil au même. Peu importe, nous étions libérés.

Les nuages étaient bas ce jour-là. Derrière les grilles de bambous noués je fumais ma dernière cigarette de captif. Après trois ans de détention, je supposais que la prison m'avait rendu plus fort, plus résistant. Qu'à défaut de me tuer, elle m'avait consolidé. Plus de vingt années s'étaient écoulées depuis que j'avais eu le crâne rasé en compagnie des autres enfants du village. J'étais désormais un ouvrier agricole, un adulte précocement usé qui avait déjà consumé la majeure partie de sa ramperie de vie. J'allais enfin être libre. J'allais sortir de cette gigantesque cage de bambou et retrouver la route.

La misère a définitivement meilleur goût que la captivité. On mange moins mais on ne se fait pas casser les dents ni sodomiser.

Je n'étais qu'impatience. J'allais enfin quitter ce cloaque. Partir. Fuir et abandonner les blattes et la sueur et la crasse et les coups. Et puis cette odeur de pisse qui envahissait tout. Depuis ma position privilégiée de détenu d'une prison de campagne chinoise, j'ai souvent eu l'occasion de

songer que c'est essentiellement vis-à-vis du concept de liberté que le prisonnier se développe dans l'intimité de sa petite carcasse.

La liberté. C'est une abstraction consanguine fantasmée sur les tripes des champs de batailles désertés et souillée par des enfants gâtés. C'est ce qu'on nomme une valeur, je crois. J'étais persuadé de la saisir, de part mon expérience de rat en cage. D'en comprendre chaque rouage et d'apprécier avec science sa mécanique. C'était ça, mes pensées au dernier jour de ces presque trente mois de détention. C'était pas grand-chose. En fait ma réaction était paradoxale. Je ne ressentais ni excitation, ni envolée d'imagination. Comme si une partie de moi s'attendait à apprendre qu'il y avait eu une erreur de compréhension. Que j'allais croupir ici encore des millénaires. Mais c'était pas tout. C'est pas si simple ce qui se passe dans une caboche de vagabond. J'étais aussi abasourdi à l'idée de quitter bientôt cette tombe dans laquelle j'avais été emmuré par la collectivité. J'étais animé du dilemme ridicule de l'animal domestique. Il n'ose pas s'aventurer dans la nature que son corps réclame pourtant chaque minute. Tout abruti de sa soumission, il songe à se dissimuler une fois encore derrière ce maître qui l'arracha à sa vie. Placide et docile, j'étais excité et terrorisé. J'étais bien le cabot que l'on fit de moi. Comme le veut la loi, je bénéficiais du droit ironique à souhait de prendre ma douche seul

avant mon départ. Se laver seul devient le comble du luxe lorsque vous survivez en compagnie de cinq autres détenus dans une cellule de quinze mètres carrés qui empest la merde et la sueur, et lorsque vous prenez votre misérable repas durant une rotation regroupant trois cents individus, et aussi lorsque vous pouvez faire quelques pas dans la cour cerclée de barbelés une heure par jour parmi mille cinq cents autres forçats.

Ça saute au visage, l'intimité, lorsqu'on vous en a fait perdre l'habitude. J'étais seul, nu dans le silence étrange d'un sanctuaire habituellement destiné aux hurlements. Y'a pas plus ironique que le sort. En prison, vous êtes rapidement déshabillé en public. Dénuder un prisonnier c'est important quand on veut lui ôter sa dignité et le réduire en chien. La pudeur est un luxe d'oisif gras et éduqué. Les animaux et les cafards l'ignorent. Qu'en auraient donc à faire les esclaves ? J'étais seul dans les douches de la prison, à l'heure où les travaux de l'après-midi débutent. Debout, devant le seau d'eau souillée qu'on avait laissé là à mon attention, mes pieds encerclaient la rigole visqueuse où, dans quelques instants, le jus de ma crasse s'écoulerait mollement jusqu'à l'extérieur.

J'ai toujours détesté me laver.

Rudoyer sa peau avec de la mousse et la griffer, l'air satisfait, lorsqu'elle rosit en conséquence. La nature a-t-elle doté d'autres animaux de

savon ? Nos ancêtres se recouvraient-ils d'une couche épaisse de crasse, armure d'argile s'écaillant aux articulations ? Les gens qui se félicitent de se laver m'ont toujours fait songer à ces diables du grand ouest qui s'essuient le cul avec du papier après avoir déféqué. Ils se barbouillent le croupion de merde et se considèrent dès lors propres et raffinés.

De l'hypocrisie en somme.

Etrangement résigné à savourer mes dernières heures de captivité, je m'aspergeai d'eau trouble et me saisis d'un morceau de savon blanc. Pour la dernière fois de ma vie, pensais-je, je frottais sur ma peau ce fragment familier, blanchâtre et rêche qui ne moussait que difficilement. Pour la dernière fois j'essuyais mon corps maigre avec cette étoffe rouge et sèche aux relents de moisi, qui lacérait la peau. Le frottement râpeux des pieds sur les planches usées. L'écho d'un raclement de gorge. Les traces évidentes des centaines de jets d'urine ayant noirci le bois et où l'on évite de poser les pieds. L'odeur toute molle de la moisissure. Un plafond formé de lattes d'un bois humide et pourri, recouvert de branchages séchés laissant ruisseler l'eau les jours de pluie. En prison, on n'a droit qu'à l'hygiène des marécages. J'allais sortir, retrouver un monde amputé depuis un peu plus de trente mois. Un monde qui m'avait autrefois postillonné son mépris au visage et qui ne m'attendait pas.

J'allais quitter ces douches. J'ai jamais aimé le ton qu'y prenaient les voix.

Les douches sont en endroit particulier de la vie d'un condamné, elles sont le théâtre de votre nudité la plus misérable, elles sont aussi le témoin de règlements de comptes et de viols collectifs. Aucun prisonnier ne considérera jamais les douches comme un endroit anodin. Elles sont le brasier dans le cœur de l'enfer. Chambre des viols et palais de combats inégaux. Il y a bel et bien davantage de tragédie dans la moindre de ces salles de sévices que dans l'intégralité des volumes de cette littérature classique que je ne lirai jamais. Mais après tout, là encore, la tragédie est affaire d'éduqués, les chiens et les esclaves ne sont là que pour l'inspirer. Transcrire son cynisme est une tâche qui ne leur est pas confiée. Les poètes et les scribes cultivés sont là pour cela. Les douches ont toujours incarné, pour moi, l'occasion d'observer, de parcourir mes cicatrices. Elles représentent des chapitres entiers de l'existence gravés dans ma chair. Moi, ça m'a toujours taraudé dans un coin ce côté partial et injuste de conservation obligatoire des petits épisodes de notre vie. Quelles traces d'orgasmes sont donc conservées dans la viande ? Je me demande qu'elles preuves de joie s'impriment sur l'épiderme ? Moments atroces, situations ignobles, on n'a droit qu'à ça. La barbaque ne marque que l'abject. Un peu comme si notre corps ne désirait conserver que

l'infâme. C'est écrit sur chacun des mètres carrés de peau qui composent les sacs à tripes que nous croisons. Nous sommes destinés au purin, voilà pourquoi le mal nous marque si bien.

La liberté, dans quelques heures j'allais jouir de la liberté. Seul le captif peut en saisir la subtile douceur. Enfin, je crois. Les auteurs auront beau s'évertuer à la déclamer à grand renfort de poésie, il n'y changera rien, il faut revenir du fond d'une mine, s'extirper d'une cale d'esquif clandestin, sortir du portail d'une prison pour en ressentir la magnificence. Quand j'étais jeune, un lettré qui avait fait escale dans notre village nous cita les phrases d'un auteur d'un pays inconnu dans les contrées de ces diables du Grand-Ouest dont j'ai oublié le nom. J'ai jamais bien eu la mémoire des choses, vous savez. Seule sa citation m'est restée. "Au regard du mourant le soleil est si beau". Ça m'a toujours poignardé l'âme, cette phrase. Elle m'est définitivement restée.

Au regard du mourant le soleil est si beau.

C'est beau à en chialer, cette phrase. Il y a tout dedans. On ne peut écrire cela sans avoir appris à courber l'échine et à manger de la terre. Sans doute enfourna-t-on assez de douleur dans sa bouche pour qu'il la saisisse pleinement, cet inconnu raffiné, la beauté subtile de la liberté.

Au regard du mourant le soleil est si beau...

J'avais vidé l'eau douteuse du seau de bois pourri. Je nouai à mes hanches l'étoffe humide et

rouge, libérant mes mains afin de pouvoir saisir des vêtements que je n'avais pas portés depuis plus de deux ans. Durant ces quelques minutes précédant mon départ, j'étais simplement vêtu de cette serviette. Un pagne rouge bien élimé. Une robe rouge en somme. Comme si la vie ou les dieux étaient sujets à une ironie de corbeau. Une fois habillé, les gardes m'escortèrent jusqu'à ma cellule où les autres détenus étaient assis sur le sol. Un harcèlement de remugle de pisse. Faisant partie des équipes de travaux de nuit, ils savouraient les interminables heures d'un repos empreint d'ennui dans un espace étroit, clos, à l'humidité suante et où les cafards osaient jusqu'à s'engouffrer dans les recoins de la fine couverture collective. Peut-être dois-je mentionner ce qu'est réellement le travail d'un forçat. Ce qui pour vous ne représente qu'un détail vous assure néanmoins de jouir de nombre d'ouvrages. C'est sur la sueur des prisonniers que vous profitez des routes, des ponts, de certaines chaussures et d'une foule d'outils. Ce que vous payez pour ces biens ne revient jamais à ceux qui sont déjà enfermés pour leurs crimes et dès lors transformés en esclaves. C'est à la lumière des torches que les routes se construisent dans les campagnes, au son des coups de pioches, de vertèbres et de pelles de centaines de malheureux encadrés par des gardes brutaux. Mon camp/prison avait pour tâche de préparer des voies d'accès pour assurer

à l'armée nationaliste une plus grande rapidité de déplacement. C'est important de ne pas être en retard pour les massacres organisés. J'imagine que je devrais être honoré d'avoir ainsi participé à l'effort de guerre.

Les autres tristes locataires de ma cellule, tout agglutinés, tout enracinés et blottis dans leur coin, racornis contre les bambous pourris, me lançaient des regards envieux et mauvais, dans ce faux-air de macaque qu'ont les gens trop amaigris. Je feins de ne pas les apercevoir en me saisissant de mes quelques affaires. En deux ans de détention on n'acquiert que très peu d'objets. Quelques outils, quelques petites sculptures de bois, un briquet à silex, un jeu de cartes incomplet. Ça va pas bien loin. Un tout petit merdier d'inutile. Le kit pour galérien. Pathétique. Un sentiment de propriété pour aliéné. On comprend mieux l'ironie des gardiens lorsque, au départ d'un détenu, ils lui tendent le sac de jute large et profond dans lequel ils ont conservé ses vêtements miteux. Ils le lui agitent sous la gueule, afin qu'il y enfourne, l'air ridicule, ses maigres biens. Ils m'accompagnèrent, tout pesants, jusqu'au bureau des entrées construit en bambou lui aussi, sans un mot, sans un regard. À la campagne, tout est en bambou. Ça coûte rien et ça repousse comme la vermine des entrejambe. Je jetai un coup d'œil sur le gardien aguerrri et bedonnant à ma droite. Il avait le teint

simiesque. Il le portait sur son mufle que c'était un animal. C'était celui-là même qui me fractura le pouce l'année précédente. C'était bien ma faute, j'avais refusé de lui céder la moitié des cigarettes qu'on m'avait remises en guise de salaire. J'avais été bien crétin. Les cigarettes c'est mille fois moins utile qu'un pouce. J'y pense tout le temps désormais, surtout en hiver quand les rhumatismes vous reviennent. À ma gauche était posté le jeune surveillant qui, dans les premières semaines de son intégration, griffonnait des croquis sur un vieux carnet en feuille de riz, les yeux écarquillés d'étonnement lorsque le vieux Feng se faisait violer par trois prisonniers de la cour ouest avant d'être passé à tabac. Je m'en souviens encore comme si j'y étais. Toute cette symphonie de grognements et de plaintes alors que je suppliais des yeux et des mains cet étron en costume de déplacer le grand verrou de bois bloquant les portes et d'intervenir. Il avait morflé le vieux Feng. On vous noie dans les seaux d'eau sale. On vous tord le bras dans le dos en vous savonnant l'anus pour vous sodomiser. On vous oblige au pire dans l'humidité sombre. Il y a rien qui vaille la peine, là-bas. Je vous le dit, quelle que soit la prison, les douches sont le goulet d'étranglement des grumeaux de haine flottant dans nos âmes.

Sans doute ces deux gardes m'avaient-ils déjà oublié. Ils se curaient le nez en contemplant le vague. L'introspection doit ouvrir à l'éternité,

j' imagine. Probablement n' existais-je même pas à leurs yeux. Que représente un détritus pour qui est forcé de surveiller des champs d' ordures ? Ils s' en enfournaient des phalanges entières. Il faisait trop chaud, j' avais la nausée.

Dans le bureau des entrées, déjà la lumière blanche des nuages illuminait les bambous alignés et oranges. Je signalai le registre qu' ils me tendirent d' un unique trait maladroit. La signature es analphabète. Celle de l' immense majorité paysanne. C' est bien là le seul secret que je conservai, je savais écrire les caractères composant mon nom et quelques mots usuels. Le lettré qui avait fait escale dans mon village m' avait appris les rudiments de la calligraphie d' une poignée de mots. Jamais je ne les oubliai. Ce ne serait que bien plus tard que je rencontrerais le fils du patron et qu' il m' initierait à la magie des caractères durant des milliers d' heures d' enseignement. Tout ça dans la tiédeur orange et illuminée de la cour intérieure du restaurant. À cette époque la petite-voix n' avait pas envahi la totalité de mon univers.

Je singeais donc ne pas savoir écrire mon nom. C' est une des rares certitudes que j' ai acquise lors des innombrables heures de souffrance d' une vie de migration et de misère : il faut détenir un secret. Avoir son petit secret à soi c' est bigrement important pour tenir le coup lorsqu' on est en enfer. J' ai vu des hommes se fendre le crâne

contre les pierres plates dans des « ploc » de pastèques estivales. Tout ça car c'était trop lourd à porter, l'inexorabilité de leur existence. Détenir un secret, c'est posséder une raison d'attendre. Une raison de tenir bon et d'ensuite enfin se venger. J'inspirai d'un air satisfait. En m'engageant dans le vestibule au parquet abîmé, je me considérais ainsi comme demi-éduqué au milieu de l'océan de serfs illettrés qui animent le bourdonnement ennuyé bien sanglant du monde. Je savais écrire mon nom. C'était pas grand-chose, je sais bien, mais c'était tellement à la fois. Cette fierté me revenait avec l'image de moi enfant, me ruant vers la cabane familiale. Je courais au-devant ma mère en lui clamant, plein de l'orgueil pur que seuls ont les gosses, toutes les merveilles que le voyageur lettré m'avait inculqué lors de cette après-midi bénie. Le souvenir de son cinglant revers m'envoyant alors rouler au sol me réchauffe encore la joue. Comme si elle m'avait frappé à l'instant. Dans la Chine qui m'a vu naître, les enfants sont d'abord des bras supplémentaires assurant une meilleure exploitation de la terre agricole attribuée. Dans les recoins attardés des campagnes, la vie n'est heureuse pour personne. Disons juste qu'on me l'enseigna avec zèle durant ces longues années embêtées qui voient notre candeur se déformer lentement jusqu'à dégouliner complètement. Son faciès disharmonieux, son air mauvais, et sa voix, mon dieu sa voix lorsqu'elle se munissait

du long nerf de jument séché et étiré en petit gourdin en s'approchant avec lenteur. "Un chien ne se redresse jamais", quelle jappait, tout le temps, de sa voix d'aliénée. La fierté se réprime dans l'œuf à coups de talon dans la gueule, à coups de nerfs de jument qui fouettent. Je n'ai qu'à effleurer l'arrière de mes cuisses pour me le remémorer.

J'avais pas songé à la géniteuse depuis des années.

J'allais enfin sortir, être libre de voir le ciel, de ne plus être contraint d'écarquiller les yeux dans la pénombre de caveau de ma cellule. Mon cœur, tout candide, tout fillette, se serra lorsque l'immense portail de bambou s'ouvrit et que je laissai derrière moi les cages que les hommes bâtissent pour enfermer d'autres hommes. Le ciel était toujours aussi bas. Du gris menaçant d'une bave qui souillait la commissure des lèvres. C'était pas un temps à sortir pour de bon. Y avait pas un brin de joie dans l'air. Les nuages mornes crachaient sur mon visage des gouttelettes glacées. J'avais ma ration de postillons célestes. Devant moi, la rue caillouteuse était vide. Les restes pourris de quelques légumes jonchaient les bas-côtés de la route, les prospectus de propagande froissés et abandonnés au sol prenaient les airs pathétiques de ces victimes de crimes sexuels dont on parle parfois aux abords des grandes villes, définitivement trop brisées pour se redresser et fuir. L'humidité avait

transformé la voie que j'avais découverte poussiéreuse deux ans plus tôt en une langue de boue et de cailloux irréguliers. Des paires de sillons tranchaient le chaos du sol et révélaient que très peu de charrettes empruntaient cette route. Dans le silence rancunier de cette solitude bien siamoise, je me moquai de mon sursaut d'émotion d'un instant auparavant et m'engageai sur la voie de boue qui semblait s'orienter vers le sud. Peut-être qu'une carriole me dépasserait et m'offrirait de me conduire à la ville la plus proche en échange de quelques cigarettes. Peut-être que le créateur de l'univers lui-même me croiserait et me baiserait les talons ? Pourquoi pas ? C'est bien l'optimisme qui spéculé la pulsation à venir, non ? Le col remonté je ricanai de moi-même, qu'avais-je donc espéré alors que mon cœur se soulevait ? Que l'on m'attende ? Que l'on fête mon retour ? Que le monde se soit fait beau et propre ?

J'étais grotesque.

En deux ans d'attente suante et grouillante, l'état des habits que j'avais remis au bureau des entrées au premier jour de ma détention ne s'était pas arrangé. L'humidité et la vermine avaient bien travaillé. Ma fine veste de cuir était tellement trouée qu'un de mes coudes était presque nu. Je m'en moquais, lorsque l'air est glacé et humide, seul compte l'état des chaussures. C'est bien ça qui détermine votre résistance au froid. Les miennes, fabriquées d'un

cuir épais et doublé de fourrure, étaient en relativement bon état. C'était un bon point. Aucune carriole ne se montra durant la totalité de cette marche.

On ne gagne pas à tous les coups. En fait, on gagne pour ainsi dire jamais.

Enfin, après deux heures de *floc-floc* tout dégueulants de gadoue, j'atteignis les premiers agglutinements de cabanons de ce qui semblait un paisible hameau. Durant la marche, j'avais eu tout le loisir de songer aux différents métiers auxquels je pouvais prétendre. Une fois sorti des travaux forcés, il faut en effet immédiatement se remettre à l'ouvrage. Faut travailler. Se tordre l'échine de courbatures dans une pestilence d'aisselles sales. C'est notre lot à tous. C'est ça et rien d'autre qui alimente l'évolution de la société. La fuite en avant dans l'esclavage. C'est ça l'unique inspiration. Aussi ancienne que le premier groupuscule de pré-humains.

L'exploitation.

Dans le monde tel que vous l'imaginez, quelle représentation vous faites-vous du travail ? Un homme en costume portant des lunettes, détenant une serviette de cuir et voyageant de ville en ville dans les compartiments propres des trains ? Une femme trônant sur une estrade et organisant un évènement regroupant des centaines de personnes fortunées ? Un ouvrier coiffé d'une casquette poussiéreuse dans une fonderie ? Dans la réalité, celle de la campagne,

cette horreur consanguine bien éloignée des villes, de la radio et des voitures à moteur, le travail est d'abord une migration. Le peuple chinois est migrateur. Il l'est d'instinct. Il migra tout d'abord pour fuir, puis pour attaquer. Désormais il migre pour travailler. Travail signifie baluchon, errance, demandes infructueuses, jeun, faim, froid, puis enfin, la définition sombre, toute joyeuse, vers l'esclavage. Les professions qui me sont accessibles ne vous nourriraient pas correctement un seul repas. Notre unique perspective est de ployer sous la charge, de vous nourrir sur notre faim, de vous enrichir sur nos tendons. J'ai bien conscience de ma poésie pleine de microbes. Toute bullante de pléonasmes. Et alors ? Ça veut pas dire que j'ai tort. Quelle époque de l'humanité est en mesure de s'enorgueillir d'avoir été exempte d'esclaves ? On est juste les derniers mal lotis à date.

C'est pas de bol et c'est tant pis.

Domestiquer l'humain pour le rabaisser au rang de mulet a toujours été la cuisse musclée de l'histoire. Comment donc concevoir un œil d'homme autrement que scintillant d'une légère lueur prédatrice ? L'espoir est une tuberculose de chien. Dans cent ans des hommes se briseront encore les reins dans la peur de la faim. Tous ensevelis par centaines dans les projets de privilégiés qui rédigeront l'histoire. Y'a rien qui change. Qu'importe l'époque et le raffinement.

*L'homme est né vautour, il demeure vautour.
Point.*

Très tôt, je trouvais une entreprise de construction participant au plan de développement proposé par le parti. L'entreprise affichait clairement son financement par la cellule nationaliste locale et recrutait de la main d'œuvre pour des grands chantiers. Ces projets avaient pour but de construire sur le sol même d'une petite bourgade, une cité destinée à incarner le bastion nationaliste de la province. Le recrutement était massif, comme de coutume, le logement et la nourriture étaient fournis mais faisaient l'objet d'un prélèvement préalable sur le maigre salaire fixe, basé sur quinze heures de travail quotidien.

Travailler. Travailler encore et toujours.

L'effort national, l'élan commun porte finalement, pour les anonymes, à cette seule alternative. S'éreinter à s'en déformer la carcasse, à constater que ses jointures blanchissent tellement pendant l'effort qu'elles cessent peu à peu de rougir une fois celui-ci terminé. Charger sur sa colonne tordue des paniers entiers de cailloux maintenus en équilibre par un ruban de tissu attaché au front, ceci jusqu'à en avoir la tête soudée, basculée en arrière. Ployer sous la charge, laisser ongles et phalanges au gré des erreurs de manipulations, les plaies constamment rouvertes dans l'effort, souillées par la poussière.

Comme elle est difforme et pestilente, la vie du chinois. Nos siècles de poètes sont des bavardages de débiles mentaux. La réalité du monde c'est la pauvreté. La peur panique de ne même pas être un esclave. D'avoir rien à faire. De crever d'inanité et sans le sacro-saint labeur. Et lorsqu'on peut se vendre comme bête de somme, on peut enfin se sentir naïvement satisfait de se diriger tout droit vers la mort. On sera bien occupé jusqu'à la faucheuse. Tout le monde est content. Et on pourrait désengluier de la vie un quelconque espoir ? Et on devrait en bander de rêver devenir riche ? Foutaise. La fortune conservera inexorablement l'odeur de la sueur et de la bile. Si c'est pas la notre ce seront celles d'un autre. Voilà tout. Sans doute sont-ce des humeurs agréables lorsqu'elles émeuvent autrui. Besogner, voilà le jumeau débile de l'existence dans la boue sèche des campagnes chinoises. Faut pas rêver.

Œuvrer sur un chantier offre des situations proches de celles vécues en prison, quand on y songe. En effet, détenu et ouvrier connaissent tous deux le privilège de transpirer quinze heures par jour tous les jours de la semaine. Ils cohabitent dans la même exigüité crasseuse toute chaude de pieds sales. Ils engloutissent les mêmes rations de soupe sans viande où flottent des légumes lamentables de transparence, et puis tout gluants aussi. Tout ça dans une eau chaude douteuse. Ils avalent les mêmes bouchées de

*mantou*¹ fades. Ils se caractérisent par des vies identiques vouées à la seule besogne et aux repos aux arrière-goûts de cigarettes et au contact de matelas immondes. Durant la journée, comme les innombrables autres apprentis, je transportais des brouettes d'outils, de ciment, de terre, d'eau. On court. On détale. Petit lapin revêtu d'une carcasse de phthisique. On file à droite. On fonce. Petit lapin galope sur des planches posées dans le vide. On renverse tout. La brouette par terre. On se rabroue. On s'agite. Petit lapin sent bien que les reins lui crament jusqu'à l'aîne, mais on verra plus tard. Un pont, ça ne se construit pas comme ça. Y'a qu'à voir la frénésie du maître d'œuvre, l'agitation des architectes. C'est une ébullition de fourmilière. Quinze heures de manipulation d'une brouette de trente-cinq kilogrammes ça permet de s'endormir les mains toutes raidies dans leur position de préhension en oubliant que le dos fut trop raide pour permettre de dénouer les chaussures. On en aurait mal toute la nuit s'il y avait pas la fatigue pour vous aplatir l'esprit. L'unique avantage des ouvriers sur les prisonniers est qu'ils n'ont qu'à lever la tête pour scruter le ciel et qu'ils peuvent se savonner sans avoir à se retourner, tout jappants, au moindre bruit. C'est toujours ça.

¹ Note du traducteur : Petit pain chinois très peu coûteux et constituant un élément incontournable de l'alimentation des classes les plus défavorisées

Je travaillais ainsi quelques semaines, payé au jour, me lançant chaque matin à l'assaut mécanique d'une quinzaine d'heures d'épuisement. Seul. Halluciné dans une foule de demi-mongoliens aux airs de fantômes et dont le timbre dépassait rarement le bourdonnement sourd et grumeleux qui nous hante le crâne. Ce bourdonnement qui abrite cette voix étrange, aux accents familiers, qu'on perçoit lorsqu'on commence à vraiment perdre les pédales. Mais j'y viendrai.

Baigné dans ce flot de chairs et de vêtements sales, je travaillais parmi eux, mangeais parmi eux, dormais contre eux. N'imaginez pas de camaraderie parmi les esclaves, juste un certain niveau d'entraide dévoilant que chacun partage la même crasse désespérée. Dans cette atmosphère exclusivement masculine, on en croise bien quelques uns, des hommes durs et justes. Ils ont les épaules tassées par une vie de servage, et ont été rendus capables de se nourrir de l'immonde et de dormir dans l'infect pour ce salaire de misère. En fait ils sont comme les autres, dans la même horreur. C'est juste qu'ils n'ont pas tourné hyènes.

Une après-midi lumineuse, un ouvrier chuta du sommet d'un des piliers de soutènement du pont en construction. Nous entendîmes tous un long cri, ressemblant à un braiment d'âne, puis un choc flasque. Puis immédiatement tinta la mélodie claire des outils percutant le sol. Petite

pluie cliquetante de gaieté cynique. *Bling. Gling.* Le corps avait atterri à une soixantaine de mètres de nous, dans un petit nuage de poussière blanche. Nous abandonnâmes tous notre poste pour nous approcher. On n'aide pas un homme venant de chuter de plus de quarante mètres. Nous nous étions en réalité tous approchés pour voir, pour distinguer, sur la pointe des pieds, par-dessus les têtes sales, un corps désarticulé, trônant dans une grande flaque noire et épaisse, la face contre le sol, enfoncée et aplatie jusqu'aux oreilles. Je l'avoue à la lumière de cette bougie qui sera ma dernière lueur jusqu'à mon exécution. On percevait bien des plis étranges, relevant ça et là ses habits dans des pointes obscènes s'humectant peu à peu de noir. Sans doute, sous la couche de tissu, de la peau craquelée, émergeaient des morceaux d'os blanc et vifs, tout luisants des suc qui allaient tôt ou tard attirer la gourmandise vrombissante de centaines de mouches. Les contremaîtres et le chef du chantier arrivèrent en courant, s'évertuant à nous disperser et nous hurlant de reprendre le travail. Bétail docile, nous reprîmes notre marche mécanique devant le spectacle d'un chef de chantier ordonnant à un contremaître de fouiller les poches humides du mort. Ça nous avait fait une pause. Ça aidait bien, faut l'avouer, de reposer le creux tanné des mains. D'où j'étais, je constatais que seuls quelques yuans précautionneusement pliés furent

découverts ainsi que deux feuilles de riz jaunies et gribouillées de caractères illisibles. Pas de document, pas de photographies cornées ou d'adresse. Ce malheureux, trônant dans ce cercle grandissant d'huile rouge et gisant dans la poussière du chantier n'existait déjà pas avant sa chute depuis le sommet du pylône. On est tout aussi grotesque dans la mort que dans la vie. La faucheuse ne sublime rien du tout. La tragédie, c'est jamais que des boyaux sur le sol et des orphelins qui chialent quelque part. Rien de bien théâtral.

Un quart d'heure plus tard, seul un grand cercle de terre humide et brunie persistait sur le lieu de l'accident. Au loin, une fumée noire et drôlement épaisse s'effilochait dans les bourrasques légères. Elle nous apportait à chacun l'odeur infâme du porc cuit. C'est ce que je découvris ce jour-là. Le pauvre renifle comme le porc lorsqu'on le cuit. Faut le savoir. Faut pas se formaliser. Chaque travail d'envergure se caractérise par son lot de gentils cadavres. Enfant, on imagine le décès d'un être humain comme une source de consternation ambiante et une inhumation solennelle. Les mioches fréquentent rarement les chantiers. C'est pour cela qu'ils n'y comprennent rien. La vérité c'est que les morts sont omniprésents. La vérité c'est qu'un ouvrier agricole qui claque ralentit l'avancement du travail. La vérité c'est qu'un forçat civil qui crève ça fait détourner le regard

des autorités. Avec les nationalistes, les communistes et tous les autres bandits s'étripant joyeusement dans nos forêts, les gens n'ont que faire d'un énième anonyme que l'on enterrera sommairement ou que l'on brûlera avec ses habits derrière un monticule de rochers dans la fumée dansante et écœurante et grisâtre. C'est ça, la vérité absolue du travail. La libération par le labeur. Un vrai slogan de dictateur. Rien d'autre qu'une torture quotidienne qui nous mène à envier le crétin qui vient de se fendre comme un melon par faute d'inattention.

Plus tard dans la soirée, dans l'ambiance de fourmilière du chantier, nous affichions tous une mine songeuse et bien préoccupée par la réalité qui nous avait, subitement, encore giflée. Un autre anonyme dont la femme et les enfants n'auraient jamais plus de nouvelles. Une autre famille pauvre dont les maigres revenus allaient se tarir soudainement comme le sang épais et mort s'était coagulé sur les plaies à vif avant que tout ne crame.

Qu'avait donc fait le chef de chantier de l'argent du mort ?

Chaque soir, après la pause, étaient dispensées les paies. Dans l'attente de notre maigre solde, nous ôtions nos chaussons et massions nos pieds endoloris. Nous allumions notre tabac au moyen d'un briquet à silex identique, taillant parfois un bâton avec le petit couteau à manche de bois qui nous avait été remis non sans avoir été

préalablement prélevé de nos salaires. Puis l'agitation gagnait soudainement la foule accroupie. Cela signifiait l'arrivée de la secrétaire. Nous nous redressions tous, tentant de l'apercevoir circuler dans les rangs. On s'en craquait les vertèbres, la nuque toute raidie de curiosité. À s'en dévisser le citron pour voir un peu mieux. Elle furetait entre les rangs, remettant les quelques piécettes aux mains tannées qui se tendaient sur son ordre. La présence de cette jeune femme bien habillée au milieu de ces milliers d'hommes épuisés et sales avait quelque chose d'abject. Comme si l'on avait voulu nous rendre plus croûteux encore en jouant d'un contraste grotesque. J'appris plus tard que jamais elle ne fut obligée de circuler parmi nous afin de nous remettre nos paies un à un. Initialement, des ouvriers délégués étaient en charge de cette tâche. Mais elle s'était démenée afin de se voir adjuger la responsabilité de la paie. Il en faut de la motivation pour plonger dans la foule bien crade soir après soir. Souvent, j'avais tenté de comprendre ses raisons. Qu'est-ce qui pouvait amener une jeune fille propre et éduquée à ne jamais manquer une opportunité de s'immerger dans une foule gigantesque d'ouvriers crasseux, se disposant en rangs, la main tendue, attendant leur salaire de misère ? Longtemps je crus que c'était afin de jouir de ces milliers de regards envieux, se collant avec un désir aux airs de défaite, sur

une peau blanche presque invisible sous une qípao² fendue sur le côté et plus onéreuse qu'un mois entier de salaire. Jouir d'incarner l'objet du désir de milliers d'esclaves. Du mien aussi. Savourer l'idée que le soir venu, dans l'intimité tenue de l'obscurité grandissante, trois milles pauvres bougres l'imagineront nue et soumise dans une pathétique caresse aussi brève que décevante. Peut-être que ça fait rêver les femelles de s'incarner en impératrice érotique toute propre et toute méprisante.

Je compris réellement la motivation de cette jeune femme un soir de brouillard. Comme de coutume, elle hurlait les noms de sa liste et, un à un, nous nous postions face à elle. La paume levée en espérant qu'elle n'ajoute pas, comme cela arrivait de plus en plus souvent, que c'était là notre dernière journée de travail sur le chantier. Qu'il n'y avait désormais plus de besoin justifiant que l'on reste plus longtemps dans l'équipe des ouvriers. À l'annonce de mon nom, je me dirigeai vers elle et, la paume offerte dans la soumission que nos mères, nos patrons et nos instituteurs nous enseignent. Il m'apparut alors évident que son plaisir n'était aucunement lié à l'activation d'un désir sexuel collectif. C'était bien plus subtil.

Plus ignoble aussi.

² Note du traducteur : robe traditionnelle chinoise apparue en 1906 à Shanghai et rapidement adoptée dans toute la chine comme accoutrement féminine raffiné par excellence

J'avais bien aperçu ce qui la faisait se lever en sursaut joyeux le matin. La satisfaction d'incarner le pouvoir et la survie à une foule compacte de mendiants glapissant au ciel et aux patrons leurs quémantes misérables. C'était ça et rien d'autre, sa masturbation dégénérée de civilisée. Ce jour-là, tout en me remettant les quelques pièces en prenant soin de ne pas toucher ma peau sale, elle m'ordonna de ne pas revenir le lendemain, que le chantier était en sureffectif et que je faisais partie des éléments non indispensables. Alors que, déjà, elle toisait l'ouvrier derrière moi, j'osai m'adresser directement à elle, me permettant pour la première fois de plonger mes yeux dans les siens. Je me rappelle de chaque détail. De sa qipao aux motifs raffinés, fendue si haut qu'au hasard d'une de ses foulées élancée on pouvait par moment entrevoir le galbe tentant d'une cuisse. De sa petite veste de fourrure cousue dans le même velours, recouvrant un col à l'unique bouton dégrafé surplombant la rondeur gonflée de seins remontés contrastant avec la finesse de la taille cintrée et élégante. L'odeur brutale d'alcool et de jasmin de son cou. Je me souviens de ses ongles peints. De ses bijoux cliquetants pendus à ses poignets fins. Je me souviens de ses cheveux peignés et attachés en un chignon vers la nuque. Je me souviens de son faux-air de shanghaienne, de mon pantalon trop serré, trop étroit dans le désir paradoxal de la torturer et

de lui faire l'amour. Les seules pulsions que nos corps expriment ne sont finalement que les absolus interdits de notre monde. Il faut avoir été en érection devant l'objet de sa haine pour réaliser combien sarcastique est l'existence.

Envahissant tant que possible son champ de vision, je lui expliquai que je n'avais pas d'autre possibilité de travail. Je la conjurai de me conserver dans l'effectif. Je lui proposai de travailler non plus quinze heures mais dix-huit pour le même salaire. J'étais pathétique en somme. Misérable. Prêt à ravalier mon dégueulis et ma dignité pour travailler. C'est précisément à ce moment que je surpris la brillance étrange de ses yeux. Cette étincelle d'encre, cette braise cruelle éclaircissait tout, elle levait un voile dérangeant. Elle jouissait tout simplement de renvoyer les pauvres à leur dénuement crasseux. Elle était Dieu. Toute en humeur et en méchanceté. Elle choisissait qui restait et qui s'en retournait à la misère. Le pouvoir. Seulement ça. Un démon omnipotent aux allures d'actrice shanghaienne de campagne. Elle était tout, elle pouvait tout. Impératrice de bile. Diable à poitrine galbée et à la mine sévère. Toute en mépris. Toute en rancune. Juste du venin pétri en femelle fendue d'un sale regard de mygale. Elle avait chaque soir son lot de malchanceux puants qui offraient l'appréhension et la crainte avant la déception et l'injustice. J'étais bien idiot de ne pas y avoir

pensé plus tôt, finalement. La motivation demeure toujours la même. C'est d'instinct qu'on est mauvais. Qu'autrement on pourrait pas survivre.

Ah ! La révélation toute salée de sa puissante motivation qui la poussait, notre jolie garce, à s'immerger dans la saleté grossière de milliers d'hommes qui hennissaient et dormaient tassés comme des bêtes. À cette distance je ne pouvais rater son œil sadique et avide étudiant, avec sa négligence feinte de shanghaïenne pour plouc, mon visage s'assombrir devant son refus sec et son revers de main.

Un sifflement bizarre sembla suinter tout au fond de ma tête.

Quel animal peut donc se vanter d'être plus abject que nous ? De quelle couleur doit se farder l'âme d'un être se réjouissant de la souffrance d'autrui ? Ce serait tellement plus simple que les humains soient moins scorpions.

Mais rien de tout cela n'est grave. L'important est que l'on s'excuse. Que l'on se courbe. Que l'on demande pardon en partant. Que l'on sollicite l'indulgence alors que l'on est oint de postillons bien méchants. Que l'on regrette les traces de crasse que nos haillons impriment dans la blancheur d'un monde dont nous ne faisons manifestement pas partie. Que l'on se recuse de pouvoir respirer, de pouvoir souiller par notre seule présence l'univers. Ce globe de chiasse

façonné à la seule jouissance d'êtres que nous ne côtoierons jamais.

Un philosophe a dit un jour que la vie était la plus belle chose de l'univers.

Foutaise, la vie, c'est une vraie salope. Je sais pas très bien écrire, mais je suis certain de ça.

Au beau milieu de cette foule récompensée de piécettes qui se dirigeait, fantomatique et conditionnée, vers les dortoirs et les cantines, je demeurai seul parmi les automates. Tout figé de l'horreur de ma découverte. Statufié de rage et d'impuissance. La main encore levée en signe de quémande pathétique. Muet. Balançant doucement ma tête de gauche à droite comme le font les porcs attendant l'arrivée des seaux de déjections. Mollement bousculé par l'assistance, je m'engageai, avec les autres ouvriers congédiés, mécanique, sur la grand-route, afin de confier mon avenir à la nuit qui rependait sa sombre et repoussante toison sur ce petit morceau de monde ignoble.

J'étais abasourdi. J'avais bien connu la méchanceté humaine. Ma géniteuse, les instituteurs. La prison aussi. Mais j'avais jamais songé au plaisir de chauve-souris de contempler autrui souffrir du rejet. J'avais la migraine. Un geyser d'huile crachait quelque part et me lancinaît les yeux.

Je décidai vite de me rendre à la ville moyenne la plus proche où je trouverai plus facilement du travail. Mon salaire, insuffisant pour me

permettre de dormir au chaud, me permit toutefois d'emprunter une des grandes charrettes collectives empestant l'urine et le tabac local. Dans le balancement caillouteux de la carriole, entouré des enfants tout crottés et tout mongoliens d'une famille de paysans, je payai un épi de maïs cuit à la vieille campagnarde assise sur d'immenses sacs au fond de la charrette. Je le mâchonnai longuement avant de le jeter dans les ronces qui croupissent le long des routes. Ça coupe la faim de mastiquer. Je fixais le spectacle mouvant d'une piste de poussière et de cailloux s'étirant à l'infini à mesure que nous avançons. Tout ça hypnotisé par le grand rien. Un des enfants, sans doute en recherche de chaleur, s'était endormi sur mes genoux. Je posais sur lui mon vieux blouson de cuir au coude troué et m'assoupis aussi, bercé par le craquement doux et régulier du bois brinqueballant.

J'arrivai bientôt au niveau d'une ville morne, affreuse comme toutes les cités bâtardes, vidées de leurs hommes vigoureux, enrôlés de force dans l'armée. Elle était déchirée dans ses tripes par notre joyeux massacre amenant des chinois vêtus de bleu à percer les crânes et les poitrines d'autres chinois habillés de gris. La guerre c'est jamais qu'une compétition de couleur. Un peu comme le jeu de go, mais avec des tripes en plus. Horribles villes avec leurs larges avenues boueuses et vides, leurs semblants d'échoppes où

s'entassent des familles entières débarquées de la campagne négociant leurs produits identiques dans un relent poussiéreux. Abominables agglomération, avec leurs crépuscules apathiques et leurs lanternes de papier de riz rouges qui illuminent les visages huileux. Des visages d'ombres qui traversent la nuit d'un pas rapide et glacé. Les cabanons de planches pourries et les bâtiments de briques grises aux toits d'ardoise en devenaient fantomatiques dans ces brouillards perpétuels. De la brume partout. Une sorte de nuage sale. Comme le vent sur les chantiers. Les brouillards de crasse, ça vous immobilise le temps, un peu. Parfois, un chien abandonné aux poils collés de saleté et à la gueule rongée par la vermine émergeait de la poussière. À d'autres moments on passe sous une cage à oiseau vide, au cerclage de bambou brisé, qui se balance au gré des courants d'air. Une petite ville de campagne chinoise la nuit c'est un avant-goût des limbes. L'odeur en plus.

Il me fallait trouver un travail, je n'avais rien en poche et j'allais vraiment souffrir de la faim d'ici un jour ou deux. Au croisement de certaines voies de boue bordées de piquets de bois noir, je croisai quelques tas d'ordures. Une inspection rapide montra que rien de comestible ou d'utilisable ne pouvait être sauvé de ces immondices. Les villageois miséreux et ces chiens à la gueule à demi ravagée par la maladie inspectaient sans doute eux aussi ces tas

nauséabonds et profitaient des rares rebuts exploitables. Ayant été de corvée aux cuisines de la prison durant les sept premiers mois de mon incarcération, je décidai d'utiliser ce récent savoir-faire et de me diriger vers l'unique rue commerçante, sans doute encore fréquentée à cette heure. J'y pourrais proposer mes services aux divers restaurants. Je la découvris rapidement. Les rues les plus vivantes sont presque toujours situées en plein milieu des agglomérations, là où les bâtiments sont construits en pierre et donc plus haut que les cabanons environnants. Je débouchai sur une longue avenue parsemée de lumières rouges issues des dizaines de lanternes de papier de riz qui se balançaient dans le froid de la nuit. Beaucoup d'échoppes avaient fermé leurs portes mais quelques unes demeuraient ouvertes avec quelques clients engloutissant des bols de nouilles. Je m'enquis alors de ma perpétuelle recherche de travail. J'avais préparé mon discours alors que je déambulais dans les ruelles boueuses et sinueuses quelques minutes plus tôt. Dès mes premiers essais, je m'aperçus bien vite de la difficulté du projet. J'étais pas bien vendeur, faut dire, avec ma veste trouée et crade jusqu'aux coutures. C'est pas évident d'embaucher un clochard tout en gadoue sèche et en odeur de pied qui émerge de la nuit. J'essuyai, en effet, des refus s'ajoutant parfois à des insultes. Les patrons me lançaient des regards soupçonneux, arguant sans me laisser le

temps de finir ma requête qu'il n'y avait pas de besoin dans leur cuisine. Les uns après les autres ils m'invitèrent à partir ou à payer un bol de nouilles tièdes. La Chine est un pays de vagabonds, le peuple chinois a les pattes usées, mais aussi vrai que le travail se découvre le baluchon à l'épaule, les locaux rechignent à employer des voyageurs. Plutôt crever qu'aider un étranger à s'installer. Un nouveau venu, c'est une part de moins à se partager. On est un peu guêpe. On s'entasse en bouillie grouillante mais, malgré la proximité, c'est chacun pour soi. Une guerre de tous contre tous. Et si c'est un étranger qui s'amène, alors ce sera tous contre lui. Dans le monde du travail, c'est bien l'immigré qui permet la cohésion. On se regroupe à lui baver dessus. Par défaut. Par haine. Une sorte d'instinct grégaire de batracien. Faut bien détester quelque chose, me direz-vous. Et le voyageur, c'est encore à son accent qu'on le repère le mieux. Paradoxe scurrile, ce même accent certifiant que vous arrivez de loin, fort d'une détermination de bœuf, pour œuvrer, vous condamne à l'ostracisme tout bulleux et vaseux des locaux. C'est prouvé. Le racisme n'est qu'affaire de différence. Rappelez-vous les guêpes. On sait pas s'en empêcher. Qu'un homme vous ressemble, vous conviendrez aussitôt qu'il ne parlera pas comme vous, qu'il le fasse vous concéderez qu'il ne pensera pas comme vous le faites, qu'il s'y amuse vous soutiendrez qu'il

révélera une domino qui vous est étrangère. Haïr, c'est tellement naturel, tellement, tellement essentiel que nous nous étoufferions dans un vomit de frustration de ne pouvoir répugner les autres si nous devenions tous jumeaux.

La propriétaire d'un des derniers restaurants de l'avenue m'ausculta comme l'on examine un cheval dans un marché aux animaux. Elle était vêtue de ces grandes tuniques bleues au col fourré que portent les femmes qui gèrent de l'argent. Deux bracelets de jade d'un vert pur tintaient à son gros poignet poupin. La petitesse de ses pieds jurait avec l'épaisseur de ses chevilles, de ses hanches et de son ventre boudiné dans cette tenue moulant son corps flasque et graisseux. Elle avait le regard bien mauvais. Elle irradiait de venin par toutes ses odeurs. Beuglant à son époux de venir me voir de près, elle m'ordonna de l'attendre en s'affalant dans un vagissement sur l'un des sièges de l'entrée. Elle était fatiguée. À la manière des vaches bien ennuyées de n'avoir plus de prairie à brouter. Elle m'offrait le portrait triste de la patronne chinoise, épaisse, sa face de melon striée de petits sillons cruels, des cheveux coupés courts donnant davantage de volume au goitre qui reliait son menton à la base de son cou. Mi-vache mi-pélican. Une vraie mythologie d'arrière-boutique à elle toute seule. La seule vue de ses mains potelées prouvait qu'elle n'avait jamais travaillé

dans les champs. Sans doute fut-elle mariée dès son plus jeune âge à un homme fortuné en mesure de gérer un commerce. Ses ongles étaient longs, les ongles des femmes qui ne travaillent pas. Elle était riche chez les miséreux.

C'est toujours ça.

Une fois son mari arrivé elle me coupa la parole d'un geste de son bras un peu coulant et flasque. Elle le questionna en jappant. Étais-je assez solide pour l'aider lors des approvisionnements ? J'étais fasciné par le dessous de son bras alors qu'elle l'agitait. Je perçus la mollesse de tout ce gras alors qu'elle secouait sa main absurdement dodue. Je pus même percevoir la naissance de sa poitrine repoussante, toute triangulaire et aplatie. Comme des escalopes à gros bouton qui reposaient, toutes dégueulasses, sur sa bedaine. J'eus un commencement de nausée. Son époux, petit entrepreneur chinois typique, aussi chétif et timide que sa femme était épaisse et monstrueuse, ajusta les énormes lunettes rondes dont les verres doubleraient littéralement la taille de ses yeux et lui donnait un aspect grotesque. Ses cheveux gras plaqués en arrière à la manière des acteurs shanghaiens à qui il ne ressemblerait jamais, sa chemise douteuse froissée sous son gilet noir au bouton dé cousu. Il jouait lui aussi au fortuné. Ce petit couple, tout en cafard, singeait de vivre dans une grande ville. Pas de doute. Ils mimaient avec décalage la mode de Shanghai. Ils tentaient d'exposer

toute la richesse que leur procurait la possession du plus grand restaurant de la ville. Peu importe l'empereur, les seigneurs de guerre, les nationalistes, les communistes, les japonais, les diables blancs. Tout ça, c'est suspendu. C'est tout nébuleux dans la brume. Ce genre d'entrepreneurs-là s'en accommoderait toujours. Ils trouveraient, quoi qu'il advienne, une manière d'exploiter la situation, de s'enrichir même lorsque la chance sera passée. Ce genre de tarentules-là résisterait même aux flammes de l'enfer. Comme les rats et les fourmis.

Après m'avoir palpé les cuisses, les fesses et les avant-bras de sa petite main faussement raffinée, son mari réajusta ses lunettes trop grandes et clama que j'étais trop frêle pour des tâches si physiques. J'étais debout devant eux comme un animal, à exposer ma crasse et ma maigreur, à les laisser estimer la valeur ajoutée exploitable de ma sueur. Comme au marché à bestiaux.

Ils ne voulaient pas de moi. J'étais même pas assez cheptel pour eux. D'un signe de tête inhospitalier lui secouant mollement le goître, la patronne me somma de déguerpir.

On retient les tirades de Confucius, on étudie le bouddhisme, on apprend les principes taoïstes d'harmonie, on scande les formules communistes de fraternité et de partage si il faut. Pas de problème. Tout ce que vous voulez. Tout cela pour se faire expulser d'un mouvement du menton par

une propriétaire rustaude et mauvaise. La société harmonieuse n'est qu'un mythe, une chimère. L'harmonie est juste sélective. Pour les heureux élus, le destin est considéré comme une réalité, les autres n'ont qu'à se partager la haine et les crachats. Notre vie est un glaïre qui dégouline. Pas étonnant qu'elle n'inspire jamais les auteurs. Ah, on peut en écrire du lyrique ! De l'amour ! Des jardins ! Des petits bleus à l'âme ! Mais tentez un peu d'écrire la peine d'un migrant. Vous verrez bien. Un livre pour les illettrés, pour leur sacrifice sur le plancher de l'histoire, y'a qui capable d'en trouver les mots ? C'est simple, y'a rien. Le grand vide. Les siècles de littérature nous rient bien à la gueule. Toutes les bibliothèques sont des coffres forts à bla-bla. De la fadaïse pour combler l'oisiveté des nantis. Même là, dans l'art et la poésie, y'a rien pour les pauvres.

Sur le trottoir de la rue presque déserte désormais, je croisai quelques jeunes femmes. Toutes belles et propres, qu'elles étaient. Comme la secrétaire. Pleine de sourires et de maquillage. J'en croisai des superbes. De celles qui offrent au regard la cambrure de leurs reins. Et le port délicat de leurs épaules aussi. Toutes étaient pendues au bras d'hommes virils et raffinés. Ça gloussait de rire. Ça suintait le comble. Tout en bonheur de laisser voler leurs robes de velours. Et que ça recouvrait les collants plaqués sur leurs jambes effilées. La majorité

d'entre elles avaient coiffé leurs cheveux en un chignon bas comme les actrices de ces photographies célèbres. Toujours cette inspiration imbécile. Que c'est l'avenir, le cinéma ! L'inspiration du futur ! La propagande d'après-demain ! Plus besoin de convaincre. L'admiration pour les célébrités lubrifie tout. La notoriété, même celle des pire cafards, y'a que ça qui fait vibrer la barbaque pareillement qu'elle soit riche ou miteuse. Les hommes à leur bras se tenaient bien droit. Tout tendus dans leur frime. Ils étaient pour la plupart vêtus d'un épais manteau de cuir fourré. Y'en avait qu'étaient coiffés d'un chapeau en fourrure de renard. C'est drôlement difficile à se procurer ce genre de galure. Ils devaient, pour la plupart, être des proches de cadres du parti ou des industriels. De toutes manières, y'a tous les pauvres qu'étaient mobilisés pour la guerre. Petit, je pensais que les casques lourds étaient la protection la plus radicale contre les balles. J'ai bien compris qu'il existe bien plus efficace.

Dans ma dernière heure d'errance glacée, j'en croisai encore quelques uns, de ces couples qui remontaient la rue à contre-sens. Je les dévisageais malgré moi. Le regard vitreux. C'est que je devais avoir l'air d'un fou ahuri, mes yeux grands ouverts à errer dans l'obscurité du vide de l'existence. Les jambes lourdes, je décidai de continuer l'examen d'une vie que je ne connaîtrais jamais. C'est que j'avais nulle part

où aller de toute manière. Je collais pas, je le savais bien. Anachronisme d'une rue moderne, joyeuse et propre. Etranger en terre étrangère. C'est alors que je réalisai brutalement qu'elles ne me remarquaient pas. Que personne ne posait les yeux sur moi, en fait. Transparent, que j'étais. Intangible. Négligeable. Au point de n'être même plus. Je fus alors submergé par une envie d'hurler. Un désir de brasier. Une rage difficilement domptable. Une surpression fugace de génocide. La colère d'une vie à l'arrière-gout de vomissure. Cette espèce de feu qui, incapable d'embraser l'air libre, nous consume en silence. Fibre par fibre. Injectant nos yeux de veinules brûlantes aussitôt évaporées sous le reflexe de soumission que les mères enseignent un nerf de jument à la main.

C'est vrai qu'elle avait une sale voix méchante, la géniteuse.

Un chien ne se redresse jamais.

Mais tout ça c'est pas grand-chose.

Avec le temps, même la chaleur de la rage la plus vive s'estompe. Une vie de misère chinoise vous enseigne à tempérer ces flammèches dès l'enfance. La pauvreté dompte les sursauts de colère à coups de talon, de crachats et d'humiliations. Quelques minutes à peine furent nécessaires pour me ramener à mon apathie morne de vagabond.

On s'habitue à tout.

Une fois fatigué de la contemplation des couples de plus en plus rares avec l'avancée de la nuit, je décidai d'aller inspecter les ruelles plus à l'est lorsque je croisai une dernière paire de sourires et de projets. Là, je la vis nettement poser son regard sur moi. Elle continuait de discuter avec l'homme élégant et souriant à son bras. Grand dadais agglutiné de chance et qui avançait d'une foulée confiante. Tout en certitude acquise qu'ils dormiraient au chaud après avoir mangé à leur faim. Ce genre d'enjambées qui me suscite parfois des rêves de fractures et de sciages à vif. Il se tenait droit, le buste gonflé, le port de tête exagérément tendu, et termina sa cigarette pour la jeter ensuite à mes pieds. Sans me voir. Sans déceler que sur la terre sale se tenait debout un homme sale.

Salaud de veinard. Charogne de chance qui ne s'est jamais interrogé sur le pourquoi de son destin. Rapace de suffisance qui jurerait que c'est normal. Que c'est ainsi. Etron. Oui, espèce de sale étron tout habitué de ta loterie. C'est toi et tes semblables qui incitez à la torture.

Pendant le balancement érotique de ses foulées, sa compagne ne me quitta pas des yeux. Belle, maquillée, les cuisses rythmant l'ondulation de sa robe, recroquevillée tant que possible contre le coude viril qui la guidait. Elle était bien gracile, la sale petite plume arrogante. Etre examiné par un regard féminin est une expérience troublante pour un insignifiant. Durant la dernière

seconde du regard soutenu qu'elle posa sur moi, je pus déceler un éclat désormais douloureusement familier. Un reflet me remémorant le mépris de la secrétaire qui m'avait mis à la porte quelques heures plus tôt. Ses beaux et fins sourcils se froncèrent, son petit nez de garce se retroussa quelque peu et elle m'offrit son expression dégoûtée alors qu'elle n'était plus qu'à deux enjambées de moi. Peut-être est-ce difficile à imaginer mais les clochards eux-mêmes ont honte. Même les laids. Même les sales et les illettrés ressentent l'opprobre. On aurait jamais cru, pas vrai ? Même l'esclave à la station de chien connaît finalement la pudeur. On s'en convaincrait que les cafards eux-mêmes galopent pour leur dignité de cancrelats. Je pris alors conscience du poids de mes habits crasseux, de l'encombrement de chaussons immondes et dé cousus, de la tension pesante de ma peau grasse et tannée. Je me tenais là. Debout. Infect. Et balourd aussi. Dans cette rue qui n'était pas la miéne à rebuter une nymphe contrainte de contempler ma crasse. La honte a des retours de viande lorsqu'on sait comment avaler la bave. Au murmure de son compagnon elle éclata d'un rire pur, beau à fissurer les nuages. Pas le temps de savoir s'ils s'esclaffaient sur mon dos déformé de plouc. Ils s'étaient déjà envolés. La seconde suivante, je me tenais seul sur un pavé presque vide, le mégot fumant de

l'homme roulant encore devant ma chaussure crottée.

Je les observai encore un moment, voyant leurs dos s'éloigner et se baigner, devanture après devanture, dans des nappes de rouge tremblotant au gré des lanternes. Ils disparaissaient dans l'infini de l'avenue bordée de portes de bois désormais closes et de murs décrépis. Je posai les yeux sur leurs grandes affiches déchirées qui offraient une calligraphie standardisée aux yeux capables de les déchiffrer. Je savais pas lire à l'époque. Je me saisis du mégot. Je me fis l'effet du chien qui lape le sol crotté lorsque l'écuelle s'est renversée. Tant pis. On est de toute manière condamné à l'humiliation pour les siècles des siècles. Je le portai donc à mes lèvres gercées. J'en tirai une longue bouffée. Un peu comme si, profitant d'une unique occasion, nous partagions, l'homme propre et viril et moi-même, quelque chose. Les yeux fermés, je ressentis le volute noir réchauffer mon gosier puis mes poumons entiers. Repoussant le moment de l'expiration, je maintins mes yeux clos, comme si j'eus pu goûter à toute la chance de cet homme par l'accroche de l'unique bouffée d'une cigarette commune.

Même pas une cigarette. Un mégot.

Finalement j'expirai dans le froid de la nuit. Ils étaient loin désormais. Je n'avais pas pu me saisir de sa vie. Seuls les enfants et les débilés croient aux miracles. Rien n'avait changé. La

rue était vide. Des lanternes rouges se balançaient stupidement dans les bourrasques de la nuit. Les lourdes portes de bois scellées grinçaient par moment. Les affiches épinglées aux murs craquelés semblaient ravagées par une espèce de vermine bien à elles. Rien n'avait changé, mais la seule vue de ces personnages élégants m'avait enseigné une leçon importante. Une leçon qui se révélerait précieuse quelques mois plus tard lorsque je dinerais à la table d'un beau restaurant. Lorsque j'attirerais la secrétaire en me faisant passer pour ce que je ne suis pas. Lorsque je dégraferais les lanières de sa méfiance pour la convaincre de me suivre dans les ténèbres jusqu'à la périphérie de la ville. Lorsque je serai en quête d'une femme pour une livraison. Mais tout cela était encore bien loin.

J'étais debout sur le côté de la route, seul dans la nuit un mégot enserré dans mes doigts noueux. Rien n'avait changé. Rien ne changerait jamais. Je n'étais devenu rien d'autre. Rien qu'un chinois miséreux de plus en quête de travail. Il ne me restait plus qu'à trouver un endroit pour passer la nuit.

J'ai bien souvent constaté que peu importe votre état de fatigue et votre sens de l'orientation, la nature est bien faite. Vos pas vous entraînent toujours jusqu'à une décharge où vous affaler. Pour survivre, il n'y a qu'à suivre les rats. Ce sont les marins et les mineurs qui le disent. Ils peuvent pas tous se tromper. Je découvris vite un

amas de déchets où je décidai de passer la nuit. Dormir dans un amoncellement de détritrus n'est pas aussi inconfortable que vous l'imaginez. La modernité c'est le déchet. C'est le futur. Les immondices seront l'avenir, ça fait pas un pli. Personne ne souffre du froid aux alentours d'un dépotoir, les vieilles étoffes abandonnées isolent bien du froid du sol, les restes de paille sale conservent assez bien la chaleur et surtout, la moisissure ambiante réchauffe l'air jusqu'à provoquer des fumerolles aux monticules. Ça leur donne des airs de volcans aux premières lueurs de l'aurore. La beauté féminine des fumerolles de moisissures à l'aube. Il faut être pauvre pour avoir pu apprécier la majesté tranquille de ce spectacle. Si on est assez sensible, même la merde peut muter un instant en poésie.

Puis je fermai les yeux dans la tiédeur de ma propre crasse. Déjà l'horizon se fardait d'un liseré rosâtre qui annonçait le jour à venir. Une nouvelle symphonie identique à la précédente. Je dormis du sommeil sain des pauvres et des justes. Vivre dans une prison exiguë et crasseuse en compagnie d'autres hommes ne vous enseigne pas comment dormir longtemps. Une fois bousculé par le ciel clair et silencieux de l'aube, je me remis bien vite en route. Faut pas perdre de temps pour quémander du travail. Je m'aperçus rapidement que je m'y étais attelé trop tôt, à mon ouvrage. À des heures où personne y pense à recruter un illettré ou encore à lui en charger

son labeur. J'aurais mieux fait de rester dans mon trou d'ordures tout tiède. Mais j'étais réveillé. Trop tard et tant pis. J'avais rien d'autre à faire qu'à m'étirer en me traînant. Et à bâiller à m'en fendre les joues, aussi. Tout ça, spectateur du moment particulier et muet où les rues illuminées de soleil sont encore vides de ces passants trop lents. Ces badauds qui flânent en songeant à dilapider leurs battements de cœur dans des bavardages ou bien des agitations. J'observais les femmes âgées faire de l'exercice pendant que leurs vieux époux prenaient soin de plantes verdissant des pans complets de cabanes obscurcis des pourritures de mille pluies. Je traversai un petit pont de pierre surplombant un ruisseau avec de l'eau encore toute légère à cette heure. Deux hommes somnolaient les doigts noués autour de lignes de pêche plongées dans des remous minuscules. Le soleil, encore tout vivifié par la nuit, nous laissait oublier la fraîcheur du matin un instant. Je m'assis un moment sur le muret. J'admirais les montagnes que l'on voyait au loin, détaillant les toitures des centaines de cabanons et maisons de pierre concentrées en une agglomération agréable sous le ciel du matin. C'est pas souvent qu'on prend le temps de contempler la beauté simple. On court. On compte les sous. On gâche ses minutes à envier. Ça nous occupe toute notre tête. Une vie entière y suffirait pas. Même au milieu du cristal on se myope à cavalier derrière un labeur à